

Qu'il ne faut juger de notre heur qu'après la mort

*Il faut toujours attendre
Le dernier jour d'un homme, et personne ne peut être dit heureux
Avant la mort et les funérailles.*

(Ovide, *Métamorphoses*, III, 135)

Les enfants savent le conte du roi Crésus à ce propos ; lequel, ayant été pris par Cyrus et condamné à la mort, sur le point de l'exécution il s'écria : « Ô Solon, Solon ! » Cela rapporté à Cyrus, et s'étant enquis que c'était à dire [*ce que cela voulait dire*], il lui fit entendre qu'il vérifiait alors à ses dépens l'avertissement qu'autrefois lui avait donné Solon, que les hommes, quelque beau visage que fortune leur fasse, ne se peuvent appeler heureux jusqu'à ce qu'on leur ait vu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et variété des choses humaines qui, d'un bien léger mouvement, se changent d'un état en autre tout divers. Et pourtant Agésilas, à quelqu'un qui disait heureux le roi de Perse de ce qu'il était venu fort jeune à un si puissant état : « Oui mais, dit-il, Priam en tel âge ne fut pas malheureux. »

Tantôt, des rois de Macédoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers et greffiers à Rome ; des tyrans de Sicile, des pédantes [*précepteurs*] à Corinthe. D'un conquérant de la moitié du monde et empereur de tant d'armées, il s'en fait un misérable suppliant des bêtises officiers d'un roi d'Égypte : tant coûta à ce grand Pompée la prolongation de cinq ou six mois de vie. Et, du temps de nos pères, ce Ludovic Sforza, dixième duc de Milan, sous qui avait si longtemps branlé toute l'Italie, on l'a vu mourir prisonnier à Loches, mais après y avoir vécu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle reine [*Marie Stuart*], veuve du plus grand roi de la Chrétienté, vient-elle pas de mourir par main de bourreau ? Et mille tels exemples. Car il semble que, comme les orages et tempêtes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bâtiments, il y ait aussi là-haut des esprits envieux des grandeurs de çà-bas.

*Tant il est vrai qu'une force secrète
S'acharne sur l'homme et sur sa destinée,
Se faisant un jeu de fouler aux pieds
Les nobles faisceaux et les haches redoutables.*

(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1233)

Et semble que la fortune, quelquefois, guette à point nommé le dernier jour de notre vie pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avait bâti en longues années ; et nous fait crier, après Labérius : *Oui, j'ai vécu un jour de plus que je n'aurais dû vivre !* (Macrobe, *Saturnales*, II, 7).

Ainsi se peut prendre avec raison ce bon avis de Solon. Mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroit desquels les faveurs et disgrâces de la fortune ne tiennent rang ni d'heur ni de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu près indifférente, je trouve vraisemblable qu'il ait regardé plus

avant, et voulu dire que ce même bonheur de notre vie, qui dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né, et de la résolution et assurance d'une âme réglée, ne se doit jamais attribuer à l'homme qu'on ne lui ait vu jouer le dernier acte de sa comédie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance ; ou les accidents, ne nous essayant [*éprouvant*] pas jusqu'au vif, nous donnent loisir de maintenir toujours notre visage rassis. Mais à ce dernier rôle de la mort et de nous, il n'y a plus que [*rien à*] feindre, il faut parler français, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot,

*Alors seulement jaillissent
Du fond du cœur des paroles sans fard,
Alors le masque tombe, et la réalité, nue, demeure.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 57)

Voilà pourquoi se doivent à ce dernier trait toucher [*comparer*] et éprouver toutes les autres actions de notre vie. C'est le maître jour, c'est le jour juge de tous les autres : c'est le jour, dit un ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essai du fruit de mes études. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur.

J'ai vu plusieurs donner par leur mort réputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau-père de Pompée, rhabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avait eue de lui jusqu'alors. Épaminondas, interrogé lequel des trois il estimait le plus, ou Chabrias, ou Iphicrate, ou soi-même : « Il nous faut voir mourir, fit-il, avant que d'en pouvoir résoudre. » De vrai, on déroberait beaucoup à celui-là, qui le pèserait sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a plu ; mais en mon temps, trois les plus exécrationnelles personnes que je connusse en toute abomination de vie, et les plus infâmes, ont eu des morts réglées et, en toutes circonstances, composées jusqu'à la perfection.

Il est des morts braves et fortunées. Je lui ai vu trancher le fil d'un progrès de merveilleux avancement, et dans la fleur de son croît, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse qu'à mon avis ses ambitieux et courageux desseins n'avaient rien de si haut que fut leur interruption. Il arriva sans y aller où il prétendait, plus grandement et glorieusement que ne portait ses désir et espérance. Et devança par sa chute le pouvoir et le nom où il aspirait par sa course.

Au jugement de la vie d'autrui, je regarde toujours comment s'en est porté le bout ; et des principales études de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est-à-dire qu'à l'aise et sourdement [*sans éclat*].

CHAPITRE 20

Que philosopher, c'est apprendre à mourir

Cicéron dit que philosopher ce n'est autre chose que s'apprêter à la mort. C'est d'autant que l'étude et la contemplation retirent en quelque façon notre âme hors de nous, et l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort ; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se résolvent enfin à ce point de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vrai, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement, et tout son travail tendre, en somme, à nous faire bien vivre, et à notre aise, comme dit la Sainte Écriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est notre but, quoiqu'elles en prennent divers moyens ; autrement, on les chasserait d'arrivée, car qui écouterait celui qui pour sa fin établirait notre peine et mésaise ?

Les dissensions des sectes philosophiques, en ce cas, sont verbales. *Passons bien vite sur d'aussi subtiles bagatelles* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXVII). Il y a plus d'opiniâtreté [*entêtement*] et de picoterie qu'il n'appartient à une si sainte profession. Mais quelque personnage [*rôle*] que l'homme entreprenne, il joue toujours le sien parmi. Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur. Et s'il signifie quelque suprême plaisir et excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour être plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus sérieusement voluptueuse. Et lui devons donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel, non celui de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée. Cette autre volupté plus basse, si elle méritait ce beau nom, ce devait être en concurrence, non par privilège. Je la trouve moins pure d'incommodités et de traverses [*obstacles*] que n'est la vertu. Outre que son goût est plus momentané, fluide et caduc, elle a ses veillées, ses jeûnes et ses travaux, et la sueur et le sang ; et en outre, particulièrement, ses passions tranchantes [*souffrances poignantes*] de tant de sortes, et à son côté une satiété si lourde, qu'elle équipolle [*équivalent*] à pénitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommodités lui servent d'aiguillon et de condiment à sa douceur – comme en nature le contraire se vivifie par son contraire – et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suites et difficultés l'accablent, la rendent austère et inaccessible, là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles ennoblissent, aiguissent et rehaussent le plaisir divin et parfait qu'elle nous moyenne [*procure*]. Celui-là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepèse [*égale*] son coût à son fruit, et n'en connaît ni les grâces ni l'usage. Ceux qui nous vont instruisant que sa quête est scabreuse [*périlleuse*] et laborieuse, sa jouissance agréable, que nous disent-ils par-là sinon qu'elle est toujours désagréable ? Car quel moyen humain arriva jamais à sa jouissance ? Les plus parfaits se sont bien contentés d'y aspirer et de l'approcher sans la posséder. Mais ils se trompent, vu que, de tous les plaisirs que nous connaissons, la poursuite même en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle garde, car c'est une bonne portion de l'effet [*de la chose elle-même*], et

consubstantielle. L'heur et la béatitude qui reluisent en la vertu remplissent toutes ses appartenances et avenues [*dépendances et accès*], jusqu'à la première entrée et extrême barrière. Or des principaux bienfaits de la vertu est le mépris de la mort, moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité, nous en donne le goût pur et aimable, sans qui toute autre volupté est éteinte.

Voilà pourquoi toutes les règles se rencontrent et conviennent à cet article. Et, bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mépriser la douleur, la pauvreté et autres accidents à quoi la vie humaine est sujette, ce n'est pas d'un pareil soin, tant par ce que ces accidents ne sont pas de telle nécessité (la plupart des hommes passent leur vie sans goûter de la pauvreté, et tels encore sans sentiment de douleur ni de maladie, comme Xénophile le musicien, qui vécut cent six ans d'une entière santé), qu'aussi d'autant qu'au pis-aller la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche à [*faire cesser*] tous autres inconvénients. Mais quant à la mort, elle est inévitable,

*Tous, nous sommes poussés vers le même terme ;
Notre lot à tous est agité dans l'urne ;
D'où il sortira pour nous envoyer
Dans la barque à Caron vers la mort éternelle.*
(Horace, *Odes*, II, 3, 25)

Et par conséquent, si elle nous fait peur, c'est un sujet continuel de tourment, et qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne ; nous pouvons tourner sans cesse la tête, ça et là, comme en pays suspect – *comme le rocher toujours suspendu au-dessus de Tantale* (Cicéron, *Les Fins*, I, 18). Nos parlements renvoient souvent exécuter les criminels au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez-les par des belles maisons, faites-leur tant de bonne chère qu'il vous plaira,

*Les mets de Sicile n'auront plus
Pour lui leur douce saveur,
Les chants d'oiseaux, pas plus que la cithare,
Ne pourront lui rendre le sommeil,*
(Horace, *Odes*, III, 1, 18)

pensez-vous qu'ils s'en puissent réjouir, et que la finale intention de leur voyage leur étant ordinairement devant les yeux ne leur ait altéré et affadi le goût à toutes ces commodités ?

*Il s'enquiert du voyage, compte les jours,
Mesure sa vie à la longueur du chemin,
Tourmenté par l'idée du supplice qui l'attend.*
(Claudien, *Contre Rufinus*, II, 137)

Le but de notre carrière, c'est la mort ; c'est l'objet nécessaire de notre visée : si elle nous effraie, comme est-il possible d'aller un pas avant sans fièvre ? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'âne par la queue,

Un homme qui veut marcher la tête en bas.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 472)

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piège. On fait peur à nos

gens seulement de nommer la mort, et la plupart s'en signent comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main que le médecin ne leur ait donné l'extrême sentence ; et Dieu sait alors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le pâtissent [*cuisinent*].

Parce que cette syllabe frappait trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur semblait malencontreuse, les Romains avaient appris de l'amollir ou de l'étendre en périphrases. Au lieu de dire : il est mort ; il a cessé de vivre, disent-ils, il a vécu. Pourvu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté notre « feu maître Jean ».

À l'aventure, est-ce que, comme on dit, le terme vaut l'argent [*le délai vaut remise de dette*]. Je naquis entre onze heures et midi, le dernier jour de février 1533, comme nous comptons à cette heure, commençant l'an en janvier¹. Il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi trente-neuf ans ; il m'en faut pour le moins encore autant ; cependant, s'empêcher [*se tourmenter*] du pensément de chose si éloignée, ce serait folie. Mais quoi, les jeunes et les vieux laissent la vie de même condition. Nul n'en sort autrement que comme si tout présentement il y entraient. Joint qu'il n'est homme si décrépité, tant qu'il voit Mathusalem devant [*tant qu'il n'a pas atteint l'âge de Mathusalem*], qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fou que tu es, qui t'a établi les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des médecins. Regarde plutôt l'effet et l'expérience. Par le commun train des choses, tu vis depuis longtemps par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoutumés de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connaissances combien il en est mort avant ton âge, plus qu'il n'y en a qui l'aient atteint ; et de ceux mêmes qui ont ennobli leur vie par renommée, fais-en registre, et j'entrerais en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant qu'après trente-cinq ans. Il est plein de raison et de pitié de prendre exemple de l'humanité même de Jésus-Christ : or il finit sa vie à trente-trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme.

Combien a la mort de façons de surprise ?

*L'homme ne peut jamais prévoir, à chaque moment,
Le danger qu'il lui faut éviter.*

(Horace, Odes, II, 13,13)

Je laisse à part les fièvres et les pleurésies. Qui eût jamais pensé qu'un duc de Bretagne dût être étouffé de la presse [*foule*], comme fut celui-là à l'entrée du pape Clément, mon voisin², à Lyon ? N'as-tu pas vu tuer un de nos rois en se jouant³ ? Et un de ses ancêtres mourut-il pas choqué par un pourceau⁴ ? Eschyle, menacé de la chute d'une maison, a beau se tenir à l'airte [*sur ses gardes*] : le voilà assommé d'un toit de tortue qui échappa des pattes d'une aigle en l'air. L'autre mourut d'un grain de raisin ; un empereur, de l'égratignure d'un peigne en se testonnant [*coiffant*] ; Émilien Lépidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis, et Aufidius, pour avoir choqué en entrant contre la porte de la

1. Jusqu'en 1564, l'année commençait à Pâques.

2. Clément V, pape de 1305 à 1314, avait été archevêque de Bordeaux.

3. Henri II fut tué dans un tournoi en 1559.

4. Philippe, fils de Louis le Gros, mourut en 1131 d'une chute de cheval provoquée par un porc, rue Saint-Antoine.

chambre du conseil. Et entre les cuisses des femmes : Cornélius Gallus, préteur, Tigillinus, capitaine du guet à Rome, Ludovic, fils de Guy de Gonzague, marquis de Mantoue, et d'un encore pire exemple, Speusippus, philosophe platonicien, et l'un de nos papes¹. Le pauvre Bébius, juge, cependant qu'il donne délai de huitaine à une partie, le voilà saisi, le sien de vivre étant expiré. Et Caius Julius, médecin, graissant les yeux d'un patient, voilà la mort qui clôt les siens. Et s'il m'y faut mêler, un mien frère, le capitaine Saint-Martin, âgé de vingt-trois ans, qui avait déjà fait assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, reçut un coup d'esteuf [*balle*] qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droite sans aucune apparence de contusion, ni de blessure. Il ne s'en assit, ni reposa, mais cinq ou six heures après il mourut d'une apoplexie que ce coup lui causa. Ces exemples si fréquents et si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse défaire du pensément de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet ?

Qu'importe-t-il, me direz-vous, comment que ce soit, pourvu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet avis et, en quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculasse. Car il me suffit de passer [*passer le temps*] à mon aise ; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prends, si peu glorieux, au reste, et exemplaire que vous voudrez,

*Si mes défauts me plaisent, s'ils m'abusent,
J'aime mieux passer pour un fou, ou un sot,
Que d'être un sage qui enrage.*

(Horace, Épîtres, II, 2, 126)

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort, nulles nouvelles. Tout cela est beau. Mais aussi, quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessous [*à l'improviste*] et à découvert, quels tourments, quels cris, quelle rage, et quel désespoir les accablent ! Vites-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut pourvoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourrait loger en la tête d'un homme d'entendement, ce que je trouve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'était ennemi qui se pût éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise. Mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme,

*Certes, il poursuit l'homme qui le fuit
Sans épargner les jarrets ni le dos poltron
D'une jeunesse sans courage.*

(Horace, Odes, III, 2, 14)

et que nulle trempe de cuirasse vous couvre,

*Il a beau se dissimuler prudemment sous le fer et le bronze,
La mort saura découvrir sa tête abritée,*

(Properce, IV, 18, 25)

apprenons à le soutenir de pied ferme, et à le combattre. Et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voie toute contraire à la

1. Probablement Jean XXII.

commune. Ôtons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le, n'ayons rien si souvent en la tête que la mort. À tout instant, représentons-la à notre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqure d'épingle, remâchons soudain : « Eh bien, quand ce serait la mort même ? », et, là-dessus, raidissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir que, parfois, il ne nous repasse en la mémoire en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisaient les Égyptiens, qui, au milieu de leurs festins et parmi leur meilleure chère, faisaient apporter l'anatomie sèche [squelette] d'un homme mort pour servir d'avertissement aux conviés.

*Imagine que chaque jour qui se lève est pour toi le dernier,
Et tu accueilleras avec gratitude l'heure que tu n'espérais plus.*
(Horace, *Épîtres*, I, 4, 13)

Il est incertain où la mort nous attende : attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir-mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Paul-Émile répondit à celui que ce misérable roi de Macédoine, son prisonnier, lui envoyait pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en fasse la requête à soi-même. »

À la vérité, en toutes choses, si nature ne prête un peu, il est malaisé que l'art et l'industrie aillent guère avant. Je suis de moi-même non mélancolique, mais songe-creux. Il n'est rien de quoi je me sois dès toujours plus entretenu que des imaginations de la mort : voire en la saison la plus licencieuse de mon âge,

*Quand mon âge en fleur roulait son gai printemps,
(Catulle, LXVIII, 16)*

parmi les dames et les jeux, tel me pensait empêché [occupé] à digérer à part moi quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque espérance, cependant que je m'entretenais de je ne sais qui, surpris les jours précédents d'une fièvre chaude, et de sa fin, au partir d'une fête pareille, et la tête pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moi, et qu'autant m'en pendait à l'oreille :

*Bientôt, elle aura fui (la jouissance de ce monde), et jamais plus
Il ne nous sera donné de la rappeler à nous.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 925)

Je ne ridais non plus le front de ce pensément-là que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqures de telles imaginations. Mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans [sans aucun] doute. Autrement, de ma part, je fusse en continuelle frayeur et frénésie ; car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fit moins d'état de sa durée. Ni la santé, que j'ai jouie jusqu'à présent très vigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en allonge l'espérance, ni les maladies ne me la raccourcissent. À chaque minute il me semble que je m'échappe. Et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peut être fait un autre jour le peut être aujourd'hui. » De vrai, les hasards [risques] et dangers nous approchent peu ou rien de notre fin ; et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions

d'autres sur nos têtes, nous trouverons que, gaillards et fiévreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est également près. *Personne n'est plus fragile qu'un autre ; personne n'est plus sûr du lendemain* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCI).

Ce que j'ai à faire avant mourir, pour l'achever, tout loisir me semble court, fût-ce d'une heure. Quelqu'un, feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un mémoire de quelque chose que je voulais être faite après ma mort. Je lui dis, comme il était vrai, que, n'étant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, je m'étais hâté de l'écrire là pour ne m'assurer point [parce que je n'étais pas sûr] d'arriver jusque chez moi. Comme celui qui continuellement me couve de mes pensées et les couche en moi, je suis à toute heure préparé environ ce que je puis être. Et ne m'avertira de rien de nouveau la survenance de la mort.

Il faut être toujours botté et prêt à partir en tant qu'en nous est, et surtout se garder qu'on n'ait alors affaire qu'à soi :

*Pourquoi, dans une vie si courte,
Une telle ardeur à former des projets ?*
(Horace, *Odes*, II, 16, 17)

Car nous y aurons assez de besogne sans autre surcroît. L'un se plaint plus que de la mort de quoi elle lui rompt le train d'une belle victoire ; l'autre, qu'il lui faut déloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contrôlé l'institution [éducation] de ses enfants ; l'un plaint [regrette] la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commodités principales de son être.

Je suis pour cette heure en tel état, Dieu merci, que je puis déloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient à me peser. Je me dénoue partout ; mes adieux sont à demi pris de chacun, sauf de moi. Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en déprit plus universellement que je m'attends de faire.

*Malheur ! disent les hommes,
Malheureux que nous sommes,
Puisqu'un seul jour, jour fatal,
A suffi pour nous ôter les douceurs de la vie !*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 898)

Et le bâtisseur :

*Mes travaux demeurent inachevés,
Puissantes murailles qui menacent ruine.*
(Virgile, *Énéide*, IV, 88)

Il ne faut rien dessigner [projeter] de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour n'en voir la fin. Nous sommes nés pour agir :

Quand je mourrai, je veux que la mort me surprenne en plein ouvrage.
(Ovide, *Amours*, II, 10, 36)

Je veux qu'on agisse, et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un qui, étant à l'extrémité, se

plaignait incessamment de quoi sa destinée coupait le fil de l'histoire qu'il avait en main, sur le quinzième ou seizième de nos rois.

Ils omettent toutefois d'ajouter :

*« Ce qui nous sera ôté en même temps,
C'est le regret de ces biens ».*

(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 900)

Il faut se décharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières joignant les églises, et aux lieux les plus fréquentés de la ville, pour accoutumer, disait Lycurgue, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de voir un homme mort, et afin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois nous avertisse de notre condition :

*Plus encore, on avait coutume, jadis,
D'égayer les festins par des meurtres,
De mêler aux banquets
Le cruel spectacle de combats de gladiateurs
Qui souvent s'écroutaient jusque sur les coupes
Et inondaient les tables d'un flot de sang ;
(Silius Italicus, XI, 51)*

et comme les Égyptiens, après leurs festins, faisaient présenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur criait : « Bois et te réjouis, car, mort, tu seras tel », aussi ai-je pris en coutume d'avoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en bouche ; et n'est rien de quoi je m'informe si volontiers que de la mort des hommes – quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu –, ni endroit des histoires que je remarque si attentivement.

Il y paraît à la farcissure de mes exemples ; et que j'ai en particulière affection cette matière. Si j'étais faiseur de livres, je ferais un registre commenté des morts diverses. Qui apprendrait les hommes à mourir leur apprendrait à vivre.

Dicéarque en fit un de pareil titre, mais d'autre et moins utile fin.

On me dira que l'effet surmonte de si loin l'imagination, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez-les dire : le préméditer donne sans doute grand avantage. Et puis, n'est-ce rien d'aller au moins jusque-là sans altération et sans fièvre ? Il y a plus : nature même nous prête la main et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est autre, je m'aperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie j'entre naturellement en quelque dédain de la vie. Je trouve que j'ai bien plus affaire à digérer cette résolution de mourir quand je suis en santé que quand je suis en fièvre. D'autant que je ne tiens plus si fort aux commodités de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir, j'en vois la mort d'une vue beaucoup moins effrayée. Cela me fait espérer que, plus je m'éloignerai de celle-là et approcherai de celle-ci, plus aisément j'entrerai en composition de leur échange. Tout ainsi que j'ai essayé [éprouvé] en plusieurs autres occurrences ce que dit César – que les choses nous paraissent souvent plus grandes de loin que de près –, j'ai trouvé que, sain, j'avais eu les maladies beaucoup plus en horreur que lorsque je les ai senties. L'allégresse où je suis, le plaisir et la force me font paraître l'autre état si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommodités de moitié et les conçois plus pesantes que je ne les

trouve quand je les ai sur les épaules. J'espère qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons à ces mutations et déclinaisons [*diminutions*] ordinaires que nous souffrons, comme nature nous dérobe le goût de notre perte et empirement. Que reste-t-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, et de sa vie passée ?

Hélas ! quelle part de vie reste-t-il aux vieillards ?

(Maximianus, ou Pseudo-Gallus, I, 16)

César, à un soldat de sa garde, recruté et cassé, qui vint en la rue lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien décrépit, répondit plaisamment : « Tu penses donc être en vie ? » Qui y tomberait tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement. Mais, conduits par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce misérable état et nous y apprivoise ; si [*si bien*] que nous ne sentons aucune secousse quand la jeunesse meurt en nous, qui est en essence et en vérité une mort plus dure que n'est la mort entière d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse. D'autant que le saut n'est pas si lourd du mal-être au non-être, comme il est d'un être doux et fleurissant à un être pénible et douloureux.

Le corps, courbe et plié, a moins de force à soutenir un faix ; aussi a notre âme : il la faut dresser et élever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint ; si elle s'en assure aussi, elle se peut vanter, qui est chose comme surpassant l'humaine condition, qu'il est impossible que l'inquiétude, le tourment, la peur, non le moindre déplaisir, logent en elle,

Rien n'ébranle sa fermeté :

Ni le regard d'un tyran menaçant,

Ni l'auster furieux qui bouleverse l'Adriatique,

Ni la main puissante de Jupiter lançant la foudre.

(Horace, *Odes*, III, 3,3)

Elle est rendue maîtresse de ses passions et concupiscences, maîtresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté et de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet avantage qui pourra ; c'est ici la vraie et souveraine liberté, qui nous donne de quoi faire la figue à la force et à l'injustice, et nous moquer des prisons et des fers :

tes mains et tes pieds dans les fers,

Je te ferai garder par un cruel geôlier.

– Un dieu en personne, quand je le voudrai, me délivrera.

Il veut sans doute dire : je mourrai. La mort est le terme ultime de tout.

(Horace, *Épîtres*, I, 16, 76)

Notre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain que le mépris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle, car pourquoi craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut être regrettée, et, puisque nous sommes menacés de tant de façons de mort, n'y a-t-il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soutenir une ?

Que chaut-il [*qu'importe*] quand ce soit, puisqu'elle est inévitable ? À celui

qui disait à Socrate : « Les trente tyrans t'ont condamné à la mort. — Et nature a eux [*les a condamnés*] », répondit-il.

Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine !

Comme notre naissance nous apporta la naissance de toutes choses, aussi fera la mort de toutes choses notre mort. Par quoi c'est pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie. Ainsi pleurâmes-nous, ainsi nous coûta-t-il d'entrer en celle-ci, ainsi nous dépouillâmes-nous de notre ancien voile en y entrant.

Rien ne peut être grave qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si longtemps chose de si bref temps ? Le long temps vivre et le peu de temps vivre sont rendus tout un par la mort. Car le long et le court ne sont point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit qu'il y a des petites bêtes, sur la rivière d'Hypanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse ; celle qui meurt à cinq heures du soir meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heur ou de malheur ce moment de durée ? Le plus et le moins, en la nôtre, si nous la comparons à l'éternité, ou encore à la durée des montagnes, des rivières, des étoiles, des arbres, et même de certains animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force :

« Sortez, dit-elle¹, de ce monde comme vous y êtes entrés. Le même passage que vous fîtes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers ; c'est une pièce de la vie du monde,

*Les mortels peuvent vivre aux dépens les uns des autres ;
Et, tels des coureurs, se passer de main en main le flambeau de la vie.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 76)

Changerai-je pas pour vous cette belle contexture des choses ? C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort ; vous vous fuyez vous-mêmes. Celui votre être que vous jouissez est également parti [*appartient également*] à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre,

En nous donnant la vie, notre première heure l'a entamée.
(Sénèque, *Hercule furieux*, III, 874)

Nous mourons en naissant, et la fin de notre vie est inscrite dans son origine.
(Manilius, *Astronomiques*, IV, 16)

Tout ce que vous vivez, vous le dérobez à la vie ; c'est à ses dépens. Le continuuel ouvrage de votre vie, c'est bâtir la mort. Vous êtes en la mort pendant que vous êtes en vie. Car vous êtes après la mort quand vous n'êtes plus en vie. Ou, si vous aimez mieux ainsi : vous êtes mort après la vie mais, pendant la vie, vous êtes mourant, et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement.

1. À partir d'ici, Montaigne donne la parole à Nature, lui prêtant les mots de Lucrèce (fin du livre III de *La Nature des choses*), qu'il émaille de citations des *Lettres à Lucilius* de Sénèque.

Si vous avez fait votre profit de la vie, vous en êtes repu, allez-vous en satisfait,

Pourquoi, alors, ne pas te retirer en convive rassasié ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 938)

Si vous n'en avez su user, si elle vous était inutile, que vous chaut-il de l'avoir perdue, à quoi faire la voulez-vous encore ?

*Si la vie t'est amère, pourquoi t'exposer, en la prolongeant,
À voir ce dernier délai disparaître à son tour sans plus de profit.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 941)

La vie n'est de soi ni bien ni mal : c'est la place du bien et du mal selon que vous la leur faites.

Et si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu. Un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumière, ni d'autre nuit. Ce soleil, cette lune, ces étoiles, cette disposition, c'est ceux mêmes que vos aïeux ont jouis, et qui entretiendront vos arrière-neveux :

*Vos pères n'en ont pas vu d'autres,
Vos descendants n'en contempleront pas d'autres.*
(Manilius, I, 522)

Et, au pis-aller, la distribution et la variété de tous les actes de ma comédie se parfontournissent [*s'accomplissent*] en un an. Si vous avez pris garde au branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son jeu. Il n'y sait autre finesse que de recommencer. Ce sera toujours cela même,

nous tournons dans le même cercle sans en sortir jamais.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1080)

L'année roule sur elle-même et sans cesse recommence sa route.
(Virgile, *Géorgiques*, II, 402)

Je ne suis pas délibérée de vous forger autres nouveaux passe-temps,

*Car inventer pour toi un plaisir nouveau, c'est hors de question :
Toutes choses sont les mêmes toujours.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 944)

Faites place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite.

L'égalité est la première pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'être compris où tous sont compris ? Aussi avez-vous beau vivre, vous n'en rabattrez rien du temps que vous avez à être mort ; c'est pour néant : aussi longtemps serez-vous en cet état-là que vous craignez comme si vous étiez mort en nourrice,

*tu peux bien, à force de vivre,
Enterrer d'innombrables générations :
La mort t'attendra toujours, la mort éternelle.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1090)

Et si [*ainsi*] vous mettrai en tel point auquel vous n'aurez aucun mécontentement,

*Dans la mort véritable, pas d'autre toi-même,
Nul vivant pour se lamenter sur ta disparition,*

Personne qui te ressemble aux côtés de ton corps gisant.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 885)

Ni ne désirez la vie que vous plaignez [regrettez] tant,

*Personne, alors, ne se soucie de réclamer son être et sa vie ;
Il ne nous reste aucun regret de nous-même.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 919)

La mort est moins à craindre que rien s'il y avait quelque chose de moins (vers de Lucrèce [*La Nature des choses*, III, 926] traduits par Montaigne).

Elle ne vous concerne ni mort ni vif : vif, parce que vous êtes ; mort, parce que vous n'êtes plus.

Nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps n'était non plus vôtre que celui qui s'est passé avant votre naissance ; et ne vous touche non plus,

*Jette les yeux sur tous ces âges qui nous ont précédés,
Ce long morceau d'éternité, comme ils nous sont indifférents !*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 972)

Où que votre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage : tel a vécu longtemps, qui a peu vécu ; attendez-vous-y pendant que vous y êtes. Il gît en votre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vécu. Pensiez-vous jamais n'arriver là où vous alliez sans cesse ? Encore n'y a-t-il chemin qui n'ait son issue.

Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va-t-il pas même train que vous allez ?

Toutes choses vous suivront dans la mort.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 968)

Tout ne branle-t-il pas votre branle ? Y a-t-il chose qui ne vieillisse avec vous ? Mille hommes, mille animaux et mille autres créatures meurent en ce même instant que vous mourez :

*Et nulle nuit jamais n'a succédé au jour, nulle aurore n'a relayé la nuit
Sans qu'elles n'aient entendu, mêlées aux vagissements plaintifs du petit enfant,
Les lugubres lamentations, compagnes de la mort et des noires funérailles.*
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 578)

À quoi faire y reculez-vous si vous ne pouvez tirer arrière. Vous en avez assez vu qui se sont bien trouvés de mourir, échivant [évitant] par là des grandes misères. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous vu ? Si [aussi] est-ce grande simplesse [naïveté] de condamner chose que vous n'avez éprouvée ni par vous, ni par autre. Pourquoi te plains-tu de moi et de la destinée ? Te faisons-nous tort ? Est-ce à toi de nous gouverner, ou à nous toi ? Encore que ton âge ne soit pas achevé, ta vie l'est. Un petit homme est homme entier, comme un grand.

Ni les hommes, ni leurs vies ne se mesurent à l'aune. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions de celle-ci par le dieu même du temps et de la durée, Saturne, son père. Imaginez, de vrai, combien serait une vie perdurable [éternelle] moins supportable à l'homme et plus pénible que n'est la vie que je lui ai donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ai à escient mêlé quelque peu d'amertume pour vous empêcher,

voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscrètement [sans discernement]. Pour vous loger en cette modération – ni de fuir la vie, ni de refuir à [reculer devant] la mort – que je demande de vous, j'ai tempéré l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur.

J'appris à Thalès, le premier de vos sages, que le vivre et le mourir étaient indifférents ; par où, à celui qui lui demanda pourquoi donc il ne mourait, il répondit très sagement : "Parce qu'il est indifférent."

L'eau, la terre, le feu et autres membres de ce mien bâtiment ne sont non plus instruments de ta vie qu'instruments de ta mort. Pourquoi crains-tu ton dernier jour ? Il ne confère [contribue] non plus à ta mort que chacun des autres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude : il la déclare. Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive¹. »

Voilà les bons avertissements de notre mère nature. Or j'ai pensé souvent d'où venait cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons – autrement ce serait une armée de médecins et de pleurards –, et, elle étant toujours une, qu'il y ait toutefois beaucoup plus d'assurance parmi les gens de village et de basse condition que chez les autres. Je crois à la vérité que ce sont ces mines et appareils [apparets] effroyables, de quoi nous l'entourons, qui nous font plus peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre, les cris des mères, des femmes et des enfants, la visitation de personnes étonnées et transies, l'assistance d'un nombre de valets pâles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumés, notre chevet assiégé de médecins et de prêcheurs ; [en] somme, tout horreur et tout effroi autour de nous. Nous voilà déjà ensevelis et enterrés. Les enfants ont peur de leurs amis mêmes quand ils les voient masqués ; aussi avons-nous. Il faut ôter le masque aussi bien des choses que des personnes : ôté qu'il sera, nous ne trouverons au-dessous que cette même mort qu'un valet ou simple chambrière passèrent dernièrement sans peur. Heureuse la mort qui ôte le loisir aux apprêts de tel équipage !

1. Fin du discours de Nature.